Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 50

Artikel: Sans doute !
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-213496

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le landsturm a donc des titres sérieux à notre reconnaissance. Du reste, il y a longtemps déjà qu'il a conquis sa popularité. Elle date du jour même où il fut institué, témoin les vers suivants de M. J. Morax, préfet du district de Morges, écrits en 1888 et que nous nous faisons un plaisir de rappeler. Ils sont animés d'un souffle patriotique très réconfortant par le temps qui court.

Le landsturm

Chère patrie, aujourd'hui tu rappelles
Les vieux soldats qui, jadis, t'aimaient tant.
Malgré leur âge, ils sont restés fidèles
Et tous sont prêts à marcher en avant.
Un jet fécond de sève rajeunie
Monte déjà dans nos cœurs, dans nos bras,
Et, conflant dans notre bon génie,
Nous seront forts au jour du branle-bas.
Jeunes et vieux, marchent ensemble,
Voici l'appel tant souhaité !
Sous les drapeaux que nul ne tremble !
Chantons « patrie et liberté » !

Rappelez-vous du pittoresque groupe
Où je brillais dans cet habit usé
— On peut sourire à son antique coupe —
J'aurais souffert, si l'on m'eût refusé.
Mais au bureau, le commandant s'élève :
« A votre place ! A droite, demi-tour :
Dans les chasseurs.» Oh ! n'est-ce point un rêve?
Être soldat ! Quel bonheur ! Quel beau jour!
Jeunes et vieux, etc.

C'est le schako, la fringante épaulette,
Et la croisée aux blanchâtres reflets.
Salut grand sabre, à dragonne coquette,
Pour nous pousser tu frappais nos molets.
Parlons encor des deux galons de laine,
Vieux souvenir de ma brillante ardeur
L'amour, parfois, nous gardait bonne aubaine,
Beau caporal, j'enflammais plus d'un cœur.
Jeunes et vieux, etc.

Nous ne rêvions que combats et bataille,
Des conquérants, nous étions tous jaloux.
En attendant un ennemi de taille
Le petit blanc se buvait à grands coups.
A nos succès, débouchons la bouteille,
Dont les flancs noirs renferment un trésor ;
Par ce nectar, la vigueur se réveille,
Pour le pays, buvons, trinquons encor.
Jeunes et vieux, etc.

Battez, tambours, la marche solennelle,
Car le drapeau jette ses plis flottants ;
Ivre d'orgueil, le regard étincelle
Du feu sacré qu'on possède à vingt ans,
Elle coula notre première larme,
Bien douce au cœur, qui battait fièrement.
Vingt ans après, j'éprouve même charme,
Au vieux drapeau, prêtons nouveau serment,
Jeunes et vieux, etc.

Si des points noirs nous signalent l'orage,
Ton saint amour dans nos cœurs est resté,
Nous n'avons plus la force du jeune âge,
Mais nous voulons sauver la liberté.
Sans peur, groupés autour de ta bannière,
Levons-nous tous au moment du danger :
Femmes, au ciel, votre ardente prière,
Hommes, debout ! pour chasser l'étranger.
Jeunes et vieux, etc.

J. Morax

En chemin de fer. — Deux voyageurs sont en conversation intime. Tout à coup, l'un d'eux fait à un troisième voyageur assis en face d'eux:

— Monsieur, je vous prie de ne pas écouter ce que nous disons.

— Elle est forte celle-là ! Ce n'est pas moi qui écoute ce que vous dites ; c'est vous qui dites ce que j'entends. Et ça m'ennuie assez, allez !...

Au service. — Un colonel demande à un soldat :

— Etes-vous content de la nourriture ?

— Voilà, voilà,... mon colonel.

— Comment vous partage-t-on la viande ? N'arrive-t-il pas, parfois, que l'un de vous a une grosse portion et l'autre une petite ?

— Non, mon colonel, toutes les rations sont petites.

Noël chez les soldats — Voici la quatrième année que nos troupes se trouveront en partie mobilisées lors des fêtes de Noël. De nombreux soldats seront à la fin de l'année séparés de leurs familles. Aussi est-ce avec reconnaissance qu'ils recevront les cadeaux de Noël qu'on voudra bien leur adresser. Le commandant de l'armée fait donc appel aux autorités, associations et à tous ceux qui veulent faire quelque chose pour égayer la Noël du soldat.

Le bureau central pour les œuvres en faveur du soldat (*Berne*, Bierhübeliweg 17),est tout prêt à recevoir les « paquets de Noël » ; il prie seulement de ne pas envoyer des boissons, des fruits ou des comestibles qui peuvent facilement s'avarier en cours de route. Les envois adressés à la *Poste de campagne 23* à Berne, et avec la mention : *Cadeau de Noël pour les soldats* jouissent de la franchise de port jusqu'au poids de 15 kg. Les dons en argent, sont les bienvenus; ils peuvent être versés au compte de chèques postaux III.57 Berne ou II.1290 Lausanne.

LO PRÎDZO ET L'IGUIE

Lo vîlhio régent de Riôderbon êtâi z'u moo. Lâi avâi êtâ rîdo grand teimps, n'est pardieu pas l'eimbarras, et l'a z'u on bio l'einterrâ. Clli dzo quie l'a bin êtâ regrettâ, mâ lo dzo d'apri lè dzein desant tot parâi que pressâve de tsandzî, que l'êtâi trau à la vîlhie moûda, que lè z'einfant sè fotâvant de lî ...et assebin lî dâi z'einfant, et on mouî d'autro z'affère. On régent l'è quemet on menistre : se reste dhî zan dein on velâdzo on l'âi fâ on cadeau, onna taquenisse, quie que sâ, po s'ein allâ ; se reste veingt an, on dit : l'a bin dourâ ! Se reste treinte an, on l'âi bourle sè pas quand s'ein va.

L'a dan faliu betâ quaucon d'autro à sa pllièce, et l'an chè on dzouveno coo, bin galé, 'na petita moustatse nâire et bouna façon, que s'appelâve monsu Bercliet et lè dzein l'ant êtâ bin conteint, principalemeint lè fêmalle à maryâ.

Quand lo régent l'a vu lo vîlhio collîdzo, l'a de dinse à la Coumechon :

— Voutron collidzo l'è tot justo po on hommo que sarâi pas proupro, mâ po quaucon que n'è pas coffo faut betâ de la *tapisseri*, quemet on lâi dit, et pu doutâ clliau plliantsî. Sède-vo pas betâ de clliau finne lame qu'on a pè Alyo (Aigle) et qu'on cein appele dâi *parquet*, cote pas tant.

Dinse de, dinse fé. La Municipalità n'avâi jamé rein voliu fére, âo vîlhio, mâ pô lo dzouveno l'a z'u tot cein que recliamâve.

Aprî cein lau z'a de :

— Lâi manque oncora oquie dein voutro sacré collidzo, l'è de l'iguie. L'è la moûda, ora, qu'on ausse de l'îguie à lo cousena et pu dein lè *cabinet*. Ie vu cll'îguie ; po quand mè maryerî sarâi bin quemoûdo.

Lo syndico l'êtâî bin d'accoo, por cein que l'avâi onna felhie, 'na galéza gaupa, v'âi ma fâi, et que l'âi sembliâve que l'avâi dza'na brelâire po lo regent.

Mâ lo menistre l'a de dinse :

— Clli monsu lo régent vâo tot ein on iâdzo. Mè su bin d'avis que l'âi faut baillî son iguie ; seulameint, po ne pas tot baillî po rein, su assebin d'avis qu'à la pllièce lo régent dèvetrâi fére lè *fonction d'église*.

Vo séde prau que l'è que clliau *fonction d'église*, l'è de tsanta lè chaumo âo pridzo et lière lè prêïre. Lo régent l'a de « oï », l'a êtâ tsantâ lè chaumo et l'a z'u l'iguie dein sa cousena et cein lâi a fé plliézi.

Monsu Bercliet s'è adan met à tsantâ quemet on ransignolet, d'au tant que l'êtâi dzoïau dâvâi son iquie, et lè dzein que l'avant botsî de venî âo prîdzo lâi retornâvant, rein que po l'oûre avoué sa balla voix. Et lè pe galéze femalle, mîmameint bin dâi vîlhie, l'assesseu, lo pétabosson et lè chî municipau et lo syndico ne manquâvant pas onna demeindze. Lo menistre remachâve ti lè dzo lo bon Dieu, por cein que son pridzo l'êtâi plliein.

Tot l'è bin z'u tandu lo tsautein, l'âoton et on mâi d'hiver. Mâ tot d'on coup, vaitcé onna demeindze que monsu Bercliet ne vint pas tsantâ. Qu'è-te que lâi avâi ? Etâi-te malado ? Lè fêmalle n'ant pas pu dîna dau tant que cein lau fasâi mau bin.

La demeindze d'aprî, min de Bercliet, lo menistre l'a faliu que tsantéye tot solet lè cantiquo.

Et dinse quauque senaine que, ma fâi, lo régent vegnâi pe rein mé âo pridzo et lè fémalle assebin.

Vaitcé adan que lo menistre, que sè cheintâi tot moindro, va vè lo régent et lâi fâ dinse :

— Monsu Bercliet, l'affére pâo pas mé djuvî dinse : vo no z'avâi promet de tsantâ âo prîdzo por avâi voutron iguie à l'otto. Ora, vo z'ai l'iguie ...et vo ne venî pe rein tsantâ. Quemet cein va te ?

— Lé que, so repond Bercliet, l'iguie ne vint pe rein à la cousena : *lè tuyau sant dzalâ*.

Marc a Louis.

Sans doute ! — La bonne de Mme X, une brave Savoyarde, ne sait pas écrire. Elle prie timidement sa maîtresse de vouloir bien lui faire une lettre pour son fiancé, qui est au front.

— Très volontiers, dit madame. Alors que dois-je lui dire à ce cher fiancé ? Dictez-moi.

— Oh ! ce n'est pas nécessaire ; Madame n'a qu'à écrire comme si c'était pour elle.

FORMULES ÉPISTOLAIRES ou CRÉANCIER et DÉBITEUR

Voici la première formule employée par le créancier qui n'a pas encore tout-à-fait rompu avec la politesse :

« Monsieur. — Ayant plusieurs paiements « avant la fin de la semaine, j'ai l'honneur de « de vous adresser ma petite note, en vous « priant de la faire acquitter. »

Suit la note, toujours « petite », même lorsqu'elle remplit quatre pages in-folio.

Si vous ne répondez pas, arrive alors une seconde lettre avec cette terrible formule :

« Je suis étonné, Monsieur... ».

Aucune réponse n'arrivant, la troisième formule ne se fait pas attendre :

« Monsieur, je ne conçois pas...».

Celle-ci ayant produit sur le débiteur aussi peu d'effet que les autres, la quatrième lettre est un message de terreur qui précède immédiatement le procureur et l'huissier :

« Las de vous prier de m'acquitter ce que vous « me devez et fort étonné de votre silence, je « vous avertis qu'ayant de nombreux paiements « à faire, je ne puis attendre plus longtemps...»

La révérence épistolaire qui termine chaque lettre éprouve des variations semblables.

Pour la première lettre c'est : « Votre très humble et très obéissant serviteur » ; pour la deuxième : « Agréez l'assurance de mes sentiments » ; pour la troisième : « J'ai l'honneur de vous saluer » ; pour la quatrième : « Je vous salue ».

TOUS SUISSES !

Jamais nos autorités n'ont été saisies d'autant de demandes de naturalisations que depuis la guerre. Tout le monde veut être Suisse. Il est si surprenant, il est vrai, que dans le conflit, sans exemple, qui désole le monde, notre petit pays, placé au centre même des champs de bataille, ait été jusqu'ici épargné, que chacun croit à une protection extraordinaire. C'est la « terre de refuge ». Il est juste, toutefois, de constater que si la poudre n'a pas encore grondé chez nous, et nous devons nous en féliciter, les autres maux de la guerre ne nous sont pas épargnés, pour ainsi dire. Une fois la paix conclue, quand les peuples y verront un peu plus clair et un peu plus juste, on reconnaitra, sans doute, que la Suisse a payé largement son tribut aux événements, et l'on nous en tiendra compte... peut-être ?

En attendant, la porte est ouverte, trop ou-